LE MARIAGE SECRET,

COMÉDIE EN TROIS ACTES, EN VERS;

Représentée à Fontainebleau, devant leurs Majestés, le vendredi 4 novembre 1785; et pour la première fois, sur le Théâtre Français, le 10 Mars 1786.

. . . . Ne songez qu'au plaisir.
Madame DE VOLMARE, *dernier Vers du 1er. Acte.*

Nouvelle édition conforme à la représentation.

Prix 30 sols.





A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE et Fils, Libraires, rue Saint-Jacques. n°. 47.

1792.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE BESSONCOUR,	*M. des Essarts.*
PERMAVILLE,	*M. Florence.*
MERVAL,	*M. Molé.*
Le Chevalier DISTELLE,	*M. Fleury.*
WILLIAMS, Jocquey,	*M. Dazincour.*
EMILIE,	*Mme. Petit.*
Madame DE VOLMARE,	*Mlle. Contat.*

La Scène est dans le Château de M. de Bessoncour.

Pour la facilité de ceux qui voudroient s'amuser de la représentation de cette pièce, on a suivi un usage établi dans les pièces récemment imprimées. Dans le titre de chaque scène, les acteurs sont placés comme ils doivent l'être, en observant que le premier nommé est toujours à la gauche du spectateur, et les autres ainsi de suite.

LE MARIAGE SECRET,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon, où répondent plusieurs Appartemens.

SCÈNE PREMIERE.

ÉMILIE, Madame DE VOLMARE,

Madame DE VOLMARE.

PEUT-ON, comme un enfant, se dépiter ainsi?

EMILIE.

Eh bien, oui, laissez-moi.

Madame DE VOLMARE.

Vous me boudez aussi?

EMILIE.

J'ai besoin d'être seule.

Madame DE VOLMARE.

Eh, non, mon Emilie,
Vous avez besoin d'être avec moi.

EMILIE.

Je vous prie...

Madame DE VOLMARE.

Soyez heureuse et calme, et je vous obéis.
Le bonheur aisément peut se passer d'amis;
Mais un profond chagrin trouble en secret votre ame:
Ce moment m'appartient, et mon cœur le reclame.

EMILIE.

Toujours la même.

Madame DE VOLMARE.

Oh! oui, toujours; vous aimant bien.

Mais quittez cet air sombre et ce triste maintien.
Trouve-t-on dans ses pleurs un remède à ses peines ?
Les vôtres aujourd'hui sont d'ailleurs . . .

ÉMILIE.

Très-certaines.

Madame DE VOLMARE.

Et très-promptes sur-tout. Le plaisir, ce matin,
Répandoit son éclat sur votre front serein ;
Prêtant à vos discours un charme plus aimable,
La gaîté vous conduit, et vous anime à table.
Enchanté du bonheur qu'il croit fixé chez lui,
Notre oncle, de la Ville exagérant l'ennui,
Veut prendre, cet hiver, son château pour asyle ;
L'officieux Merval et l'adroit Permaville,
De ses moindres désirs louangeurs aguéris,
A ce nouveau projet répondent à grands cris.
Vous gardez le silence, et sur votre visage
De degrés en dégrés se répand un nuage.

ÉMILIE.

Vous l'avez vu, cruelle !

Madame DE VOLMARE.

Et j'ai servi vos vœux.

ÉMILIE.

En louant ce projet cent fois encor plus qu'eux ;
C'est fort bien.

Madame DE VOLMARE.

C'est le mieux dans la place où nous sommes ;
Ce sont de grands enfans que la plupart des hommes.
Obstiné s'il combat, dégoûté s'il obtient,
Ma chère, qui peut tout, ne veut bientôt plus rien.
Mais, parlons vrai; sensible, et dans l'âge où vous êtes,
Paris n'entre pour rien dans vos douleurs secrettes.
On ne me trompe pas : l'ennui rend sérieux ;
Les pleurs viennent du cœur, et j'en vois dans vos yeux.

ÉMILIE, *troublée.*

Moi ! point.

Madame DE VOLMARE.

De les cacher, allons, soyez moins vaine ;
Offensez l'amitié, redoublez votre peine.
Beau calcul! pour nous deux faites-en un moins faux.
Mettez, à m'avouer la cause de vos maux,

Le courage qu'ici vous mettez à les feindre ;
L'effort sera plus donx, et l'effet moins à craindre.
Contre votre chagrin alors nous serons deux,
Et, souffrant beaucoup moins, nous agirons bien mieux.

ÉMILIE.

Non, non ; c'est sans espoir.

Madame DE VOLMARE.

Propos de la tristesse ;
Elle est comme la peur, elle accroît la foiblesse.
Parions qu'un seul mot, dans votre sort affreux,
De ce triste destin fait un état heureux..

ÉMILIE.

Mais, oui.

Madame DE VOLMARE.

Je vous entends : au sein de cette ville,
Dont notre oncle aujourd'hui pour l'hiver nous exile,
Est un homme sensible, aimable, doux, charmant ;
Enfin, ce qu'en un mot, on appelle un amant...
Vous détournez les yeux ! N'est-ce pas, je devine ?

ÉMILIE.

A peu-près.

Madame DE VOLMARE.

En quoi donc me trompai-je, cousine ?

ÉMILIE.

Ce n'est pas un amant.

Madame DE VOLMARE.

Eh ! quoi ?

ÉMILIE.

C'est un mari.

Madame DE VOLMARE.

C'étoit un peu trop fort à deviner aussi.
Comment ! sans nul aveu, sans le dire à personne !

ÉMILIE.

Mon silence avec vous, vous blesse et vous étonne....

Madame DE VOLMARE.

Parlons de vos tourments ; vos torts viendront après.

ÉMILIE.

De mon premier mari les désordres secrets
De mon oncle jadis excitèrent la haîne,
Liée à son destin j'en partageai la peine ;
Et bientôt l'infortune où me plongea sa mort,

Au loin, dans un Couvent, fixa long-temps mon sort.
Là, par tous les moyens qu'un vrai regret suggère,
Je cherchois, veuve et libre, à fléchir la colère
De l'homme, qui lui seul pouvoit calmer mes maux;
L'amour dans mon désert m'en forgea de nouveaux,
Il m'offrit des mortels le plus vrai, le plus tendre...
Des feux que j'inspirois je ne pus me défendre;
Mais, notre peu de biens, le besoin de l'aveu
D'un oncle, encore aigri contre un premier neveu,
Sur l'hymen qu'il m'offrit, soutinrent mon courage.
Enfin...

Madame DE VOLMARE.

L'Amour parla: je connois son langage.

ÉMILIE.

Au-delà de la Mer l'ordre du Souverain
Envoyoit tout son corps. Pour exiger ma main
Il me peint ses malheurs et sa crainte et sa flâme;
Tout l'orgueil dont ce titre échauffera son âme:
Envain, balbutiant quelques refus légers,
Je veux de ce projet lui montrer les dangers;
Ses pleurs...

Madame DE VOLMARE.

Ah! fait, que peut la raison la meilleure,
Au moment d'un départ, contre un amant qui pleure?

EMILIE.

Oh! Vraiment la raison, elle étoit bien pour moi,
Mais l'amour étoit contre.

Madame DE VOLMARE.

Il reçut votre foi?

EMILIE.

Avec tout le secret que demandoit ma crainte,
Et pour que rien alors n'y pût porter atteinte,
Il sortit de l'Autel pour suivre ses drapeaux.

Madame DE VOLMARE.

Sans vous être revus.

EMILIE.

A peine ses vaisseaux
L'éloignoient de nos ports: pardonnant mes offenses
Vaincu par ses amis, le temps et mes instances
Mon oncle, près de lui, m'appelle; sous la loi
Qu'aucun hymen jamais n'engagera ma foi

Pour sauver les chagrins que le premier lui donne.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! la précaution étoit alors bien bonne.

EMILIE.

J'attendois : ce matin, une lettre m'instruit
Qu'en France, mon mari, par la paix reconduit,
Après quelques momens de séjour dans la terre
D'un parent riche et vieux, qui lui tient lieu de père,
Dans huit jours à Paris, doit être de retour :
Mon oncle à ce moment y revient à son tour.
J'entrevois le bonheur ; point du tout : pour l'année
Dans ce maudit château me voilà confinée,
Et tout espoir me fuit.

Madame DE VOLMARE.

Il n'est donc pas connu ?

EMILIE.

Lui, son nom même ici n'est jamais parvenu.

Madame DE VOLMARE.

En ce cas, au plutôt cherchons à l'introduire.

EMILIE.

Je vous reconnois bien : trouvant sur tout à rire.

Madame DE VOLMARE.

Non, vraiment, je veux voir mon petit cousin, moi :
Il doit être charmant.

EMILIE.

Vous me glacez d'effroi :
Vous voulez...

Madame DE VOLMARE.

Quel obstacle ?

EMILIE.

Il en est d'invincibles.

Madame DE VOLMARE.

Pour une femme.

EMILIE.

Ah ! Ciel !

Madame DE VOLMARE.

Voilà nos gens sensibles
Forts pour faire une faute, et s'en désespérer,
Morts d'effroi, quand pour eux on veut la réparer.
Je veux qu'il vienne ici.

EMILIE.

Voyez ce qu'il m'en coûte.
Si mon oncle...

Madame DE VOLMARE.

Vraiment, c'est bien sans qu'il s'en doute.

EMILIE.

Comment ?

Madame DE VOLMARE.

Par ses amis : n'est-ce pas leur devoir ?

EMILIE.

Oh ! ils le voudront bien ?

Madame DE VOLMARE.

Nous leur ferons vouloir.
Voilà le nôtre à nous.

EMILIE.

Oui, Monsieur Permaville
Qui, né jaloux de tout et pour lui seul utile,
De mon oncle qu'il flatte et qu'il mène aujourd'hui,
Écarte ceux qu'il croit plus aimables que lui ;
Qui de son tendre amour m'offrit cent fois l'hommage,
Dès que vous le voudrez, avec ardeur je gage,
Viendra dans le château présenter mon mari.

Mme. DE VOLMARE.

Si je le voulois bien, cela seroit ainsi :
Mais le temps presse, il faut un moyen plus rapide.

EMILIE.

Prenez Monsieur Merval, mal adroit, intrépide,
Qui sait tout, qui fait tout, et fait toujours tout mal.

Madame DE VOLMARE.

Il agit, c'est assez, le reste m'est égal.

EMILIE.

Bavard.

Madame DE VOLMARE.

Tant-mieux ; il dit ce qu'on veut.

EMILIE.

Imbécille.
Vous-même...

Mme. DE VOLMARE.

Je l'ai dit ; mais il peut être utile.

Qu'importe? dans ce monde, avec tout homme, il faut
Estimer ce qu'il peut et jamais ce qu'il vaut.
Il vient, vous allez voir comme on traite une affaire.

EMILIE.

Madame de Volmare; ah! Ciel! qu'allez-vous faire?

Madame DE VOLMARE.

Votre bonheur, enfant.

(Elle l'embrasse.)

SCENE II.

ÉMILIE, Mme. DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

J'ARRIVE toujours bien.

Madame DE VOLMARE.

C'est ce que nous disions.

MERVAL.

J'étois de l'entretien.

Madame DE VOLMARE.

Nous parlions de vos soins; sur-tout, de votre adresse.

MERVAL.

Chez moi, c'est habitude.

Madame DE VOLMARE.

Ah! ah!

MERVAL.

Dès ma jeunesse,
J'eus le goût d'être utile, et quand j'agis, d'abord
Je trouve le plus court et le mieux sans effort.
Aussi j'oblige avant qu'on le demande même :
Voilà pourquoi je vois que tout le monde m'aime.

ÉMILIE, *à part.*

C'est bien voir.

Madame DE VOLMARE.

(Bas à Emilie.) *(A Merval.)*

Paix. Sur-tout monsieur de Bessoncour.

MERVAL.

Oh! lui, sans me vanter, me doit quelque retour.
Dès qu'il veut quelque chose, à toute heure il me trouve.

Je ne me défends pas du plaisir que j'éprouve ;
Il a le cœur si bon !

Madame DE VOLMARE.

L'esprit si doux !

MERVAL.

Charmant.
S'il se moque de moi, c'est toujours si gaîment.

Madame DE VOLMARE.

Fait en tout pour le monde.

MERVAL.

Ah ! bien mieux que personne,
Opulent, comme il est.

Madame DE VOLMARE.

Aussi, ce qui m'étonne,
C'est qu'un cercle choisi, je suppose par vous,
Animant sa gaîté, multipliant ses goûts,
De plaisirs plus nombreux n'occupe pas sa vie.
Le spectacle, à mon gré, le plus digne d'envie,
C'est un vieillard aimable et chez lui caressé.

MERVAL.

Ce que vous dites-là, je l'ai toujours pensé.
Mais dit-on quelque chose, aussi-tôt Permaville
Du sarcasme, avec vous, prend le rire et le stile ;
Amenez-vous quelqu'un, il trouve à vos amis
Quelques défauts toujours pour n'être pas admis.
Pour peu qu'on ait d'esprit, sa rigueur est extrême ;
C'est au point que j'ai craint quelquefois pour moi-même.

Madame DE VOLMARE.

Pour vous, monsieur Merval ! tout le monde aura peur.

MERVAL.

Il rend déjà votre oncle et farouche et grondeur.
Bientôt tout souffrira de son humeur chagrine.

Madame DE VOLMARE.

Voit-on mieux que monsieur ? Vous trompais-je, cousine ?

MERVAL.

Il seroit un moyen pour nous en garantir,
Si l'aimable Emilie y vouloit consentir.

Madame DE VOLMARE.

D'avoir recours à vous elle avoit bien envie ;

Mais elle est si timide.

EMILIE.

Achevez, je vous prie ;
Que puis-je à tout ceci ?

MERVAL.

Quand on est comme vous,
Qu'on a le cœur sensible et des regards si doux,
L'ennui d'un long veuvage est lourd pour une femme.

EMILIE.

Que veut-il ?

Madame DE VOLMARE.

Mais je crois qu'il a lu dans notre ame.

MERVAL.

Oh ! je vois juste.

Madame DE VOLMARE.

Eh bien ?

MERVAL.

En prenant un mari,
De vous et de votre oncle également chéri,
Vous reprenez l'empire ici.

Madame DE VOLMARE.

C'est admirable !
Un mari !

MERVAL.

N'est-ce pas ? Il faut qu'il soit aimable,
Sur-tout vous aimant bien. N'en connoissiez-vous pas ?

EMILIE.

Mais j'entrevois encore de bien grands embarras.

Madame DE VOLMARE.

Avec lui ? Vous voyez qu'il les fait disparoître.

MERVAL.

Tout d'un coup.

EMILIE.

Je sens bien, si cela pouvoit être...

MERVAL.

Pouvoit ! Epousez-moi, je vous réponds de tout.

EMILIE.

Comment !

Madame DE VOLMARE.

Je n'entends pas.

MERVAL.

L'oncle a pour moi du goût.
Pour elle dès long-temps j'ai l'amour le plus tendre.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! oui. Vous commencez à vous faire comprendre.

MERVAL.

Je l'épouse, et tous deux ramenant les plaisirs,
Exécutons le plan que traçoient vos désirs.

Madame DE VOLMARE.

En y changeant pourtant quelque petite chose.

MERVAL.

Qu'à son gré librement de tout elle dispose.

EMILIE, *bas à Madame de Volmare.*

Cousine, vous avez joliment réussi.

MERVAL.

Mais pourquoi réfléchir? Vous vouliez rendre ici
Tout le monde content; vous en voilà maîtresse.

Madame DE VOLMARE.

Oh ! c'est que nous songions à la défense expresse
Que mon oncle nous fit de suivre un autre choix.

MERVAL.

De peur qu'un étourdi ne vînt comme autrefois
Porter dans sa maison et le trouble et l'orage;
Mais, quand il apprendra que c'est un homme sage,
Qui fait tout ce qu'on veut, d'un esprit... enfin moi,
Il en sera charmé comme vous.

Madame DE VOLMARE.

Je le croi.

MERVAL.

D'ailleurs, puisque c'est-là la peur qui vous agite
De la faire cesser occupons-nous bien vîte.

EMILIE.

Quoi donc encore?

MERVAL.

Je vais le trouver; finement
Je le pressentirai sur notre arrangement.

EMILIE.

Eh, non, c'est trop de soin.

MERVAL.

Je n'en saurois trop prendre,
Parbleu, je sens très-bien que c'est à moi de rendre
Notre projet facile, et j'y cours de ce pas.
Vous me connoissez bien; ne vous tourmentez pas.
De ce que j'aurai fait je viendrai vous instruire.

SCÈNE III.

EMILIE, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Fort bien.

EMILIE.

Vous en riez.

Madame DE VOLMARE.

De quoi pourra-t-on rire?

EMILIE.

Prenez-le donc encore pour servir mon mari.

Madame DE VOLMARE.

Mais est-on comme vous? Deux hommes sont ici,
Vous leur tournez la tête.

EMILIE.

Et vous, est-ce sagesse
De souffrir qu'à mon oncle un indiscret s'adresse?

Madame DE VOLMARE.

Bon! n'avez-vous pas peur? Pour le perdre aujourd'hui,
A qui pouvions-nous mieux nous adresser qu'à lui?
Puis à ce mot d'hymen, fâcheux dans notre bouche,
Il accoutumera son oreille farouche.
C'est toujours un pas fait; de ce premier effort
Nous aurons le profit, quand il aura le tort.

EMILIE.

Oui, vous avez toujours une manière heureuse
De voir tout.

Madame DE VOLMARE.

Comme vous, une triste et fâcheuse,
Et tout n'en va pas moins.

EMILIE.

Mais j'entends approcher.

Quelqu'un.

Madame DE VOLMARE.

C'est un valet ; il a l'air de chercher.

EMILIE.

Je ne le connois pas.

SCENE IV.

EMILIE, WILLIAMS *en Jocquey Anglais;* Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

QUE voulez-vous ?

WILLIAMS.

Un tame.

Madame DE VOLMARE.

Eh ! bien, en voilà deux.

WILLIAMS.

Je vois ; mais sur mon ame,
Vous met'ez diablement du trouble en mon esprit,
Celle que je viens pour, l'être, à ce qu'on ma dit,
Avec des yeux bien beaux, une mine jolie.
A laquelle de vous m'adresser, je vous prie !

EMILIE.

Comment ! Il est galant.

Madame DE VOLMARE.

Mais, enfin, dites-nous
Son nom ?

WILLIAMS.

C'est Hémilie.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! Cousine, c'est vous.

EMILIE.

Eh bien, que voulez-vous ?

WILLIAMS.

Matame, c'est un lettre,

Que mon maître à vous-même il m'a dit dé rémettre.

EMILIE.

Quel est-il ?

WILLIAMS.

Moi, sur-tout défendu de nommer,
Lé lettre, il le dira.

(Emilie prend la lettre et se trouble.)

Madame DE VOLMARE (1).

Qui peut vous allarmer ?

EMILIE.

Ah ! C'est de mon mari ! qu'est-ce donc qu'il m'annonce ?

Madame DE VOLMARE.

Lisez vite.

WILLIAMS.

Monsieur, il voudroit lé réponse.

EMILIE.

Je vous la remettrai dans un petit moment.

WILLIAMS.

Ce Monsieur il attend fort mal patiemment.

EMILIE.

Ah, ma cousine !

Madame DE VOLMARE.

Eh bien ?

EMILIE.

Jugez de ma tristesse...

(Elle lit.)

„ Ma chère Emilie, n'ayant pas trouvé le parent „ que je comptois voir dans sa terre, je m'achemine „ vers Paris ; me volià au bout de l'avenue du château „ que vous habitez : ma prudence m'y retient : et je dépêche mon postilon, qui est un homme sûr et adroit „ pour vous en informer. S'il étoit possible..... mes „ vœux sont peut-être insensés ; mais songez que depuis „ un an je suis séparé de vous, et qu'on n'aima jamais „ comme j'aime ma chère et tendre Emilie. "

Il est à cinq cent pas.

(1) Emilie, Madame de Volmare, Williams.

Madame DE VOLMARE.

Et nous avons sans cesse
Des amis pour nous suivre, et des yeux pour nous voir.
Vous vous perdez.

EMILIE.

Je vais le mettre au désespoir.

Madame DE VOLMARE.

Calmez-le en écrivant. Sur-tout soyez bien tendre,
Cela trompe les maux. On pourroit nous surprendre,
Allez, je vais ici garder le postillon;
Si l'on vient, c'est pour moi qu'il est dans la maison.

EMILIE, *en s'en allant.*

Ciel! ne pouvoir qu'écrire!

SCÈNE V.

Madame DE VOLMARE, WILLIAMS.

Madame DE VOLMARE.

APRÈS un an d'absence
Un époux.... un amant.... à si peu de distance;
Et rester sans le voir.... Ah! c'est un peu fâcheux...
Mais, qui s'opposerait?... Ils se verroient bien mieux...
Le moyen est hardi... l'idée en est bouffonne...
Et tant mieux, les soupçons n'en viendront à personne..
Ecoute, mon ami.

WILLIAMS.

Quoi?

Madame DE VOLMARE.

Ton Maître est resté
Là-haut dans sa voiture?

WILLIAMS.

Oh! point: il s'est jetté
En arrivant dehors, puis grimpé lé montagne,
D'où mé montrer de loin cé maison dé campage;
Là marcher beaucoup fort et de gauche et de droit.

Madame DE VOLMARE.

C'est toi qui le mène.

WILLIAMS.
Yes.

Madame DE VOLMARE.
On te dit fort adroit.

WILLIAMS.
Dans les plus forts chemins, moi courir comme un tiaple.

Madame DE VOLMARE.
As-tu jamais versé?

WILLIAMS.
Moi, Montame, incapable.

Madame DE VOLMARE.
Tan pis. Adroitement, sans qu'on soupçonne rien,
Il faudroit renverser ta voiture, mais bien.

WILLIAMS.
Mon voiture adret'ment?

Madame DE VOLMARE.
Oui.

WILLIAMS.
Montame, il veut rire.

Madame DE VOLMARE.
Non, non.

WILLIAMS.
N'entendre pas ce qu' Matame il veut dire.

Madame DE VOLMARE, *tirant sa bourse.*
Je vais m'expliquer mieux. Tiens, ces vingt-cinq louis
Sont à toi, si tu fais tout ce que je te dis.

WILLIAMS.
Que Matame il repète, et je comprends, je pense.

Madame DE VOLMARE.
Tu vas rendre à ton Maître en toute diligence
La lettre qu'il attend; et très-certainement
Il sera, de la lire, occupé seulement.
Tourmente tes chevaux, mène-les de manière
Qu'il vienne un accident qui jette tout par terre.
Sois plus adroit encor, brise une roue, enfin
Fais qu'il ne puisse plus poursuivre son chemin.
Tu le peux.

WILLIAMS.
Fort beaucoup; mais sait-il ça, mon Maître

Madame DE VOLMARE.
Qu'il ne s'en doute pas.

WILLIAMS.
Il mé pattra.

Madame DE VOLMARE.
Peut-être,
Même il le faudroit.

WILLIAMS.
Point.

Madame DE VOLMARE.
Crois qu'il s'appaisera,
Et que lui-même après te récompensera.

WILLIAMS.
Lui, mé récompenser aussi?

Madame DE VOLMARE.
Je te l'assure.
Enfin, veux-tu ma bourse!

WILLIAMS.
En jettant sa voiture?

Madame DE VOLMARE.
Oui.

WILLIAMS.
Brisant sa roue?

Madame DE VOLMARE.
Oui.

WILLIAMS.
Mon Maître il s'ra content?
Et les vingt-cinq louis sont à moi dans l'instant,
Vous dites, n'est-ce pas?

Madame DE VOLMARE.
Oui. Tu sais bien m'entendre.

WILLIAMS.
Jé n'vois pas cé qui peut m'empêcher de les prendre.

Mme. DE VOLMARE, *lui donnant sa bourse.*
Je compte donc sur toi?

WILLIAMS, *tendant l'autre main.*
Pendant que vous cassez,
La roue y l'être deux

Madame DE VOLMARE.
Oh! une, c'est assez.

WILLIAMS.
Matame, il n'a qu'à tire.

Madame DE VOLMARE.

A ce que je te donne
J'ajoute une autre loi ; c'est que jamais personne
Ne saura que cela vient de moi.

WILLIAMS.

Tout le mal,
N'ayez pas peur, Matame, il viendra d'la cheval.
C'est nous autres com'ça, qui nous féfons sans cesse.

Madame DE VOLMARE.

Ton Maître avoit raison de vanter ton adresse :
Mais la lettre est écrite, on vient te l'apporter.
Sois exact et discret.

WILLIAMS.

Matame il peut compter.

SCÈNE VI.

Madame DE VOLMARE, ÉMILIE, WILLIAMS.

EMILIE, *à Williams, en lui donnant la lettre.*

TIENS, rends cela.

Je vole où Matame il commande.

EMILIE.

Ajoute, mon ami, que je lui recommande
De se bien ménager ; et toi qui le conduis,
Apporte à le servir les soins les plus suivis;
Ton zèle, sois-en sûr, aura sa récompense.

Madame DE VOLMARE.

Elle a raison : pour lui redouble de prudence;
Prends bien garde qu'il soit hors de tout accident.

WILLIAMS.

Matame, je férai que chacun est content.

(Williams sort.)

SCENE VII.

Madame DE VOLMARE, EMILIE.

EMILIE.

QUELLE lettre!

Madame DE VOLMARE.

Peut-être, après l'avoir finie,
Aura-t-il le plaisir le plus doux de sa vie.

EMILIE.

Oui, d'ignorer l'instant qui doit nous réunir.

Madame DE VOLMARE.

Il viendra.

EMILIE.

Parlez-moi toujours de l'avenir.

Madame DE VOLMARE.

C'est qu'il est ce qu'on veut, et qu'il rend tout possible.
Voyez-y le moment, où ce mari sensible
S'offre à vos yeux tremblant de surprise et d'amour.
Et vous ?...

EMILIE.

Pour augmenter mes ennuis en ce jour,
Des plaisirs que je perds augmentez dont les charmes,
Cruelle!

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Quel bonheur vous promettent ces larmes!

EMILIE.

Mon désespoir vous plaît: je ne puis concevoir...

Madame DE VOLMARE.

Merval revient.

EMILIE.

Je fuis.

Madame DE VOLMARE.

Je vais le recevoir.

SCENE VIII.

Madame DE VOLMARE, *seule.*

VOus êtes personnel, quand il faut être utile.
Ah! non, Monsieur Merval... Je vous rendrai docile.
Les armes de l'esprit sont les défauts d'un sot.

SCÈNE IX.

Madame DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

Je viens d'agir, Madame ; et dès le premier mot,
Bes oncour souriant prenoit très-bien la chose.
Permaville qu'il craint, et que tout indispose,
S'est mis entre nous deux, a voulu tout savoir.
Il n'en a pas ri, lui ; car mon plan, mon espoir,
Il a tranché sur tout avec une amertume...
Savez-vous sur l'humeur qui toujours le consume
Ce que je pense, moi ? C'est que notre fâcheux
Pourroit de la cousine être fort amoureux.

Madame DE VOLMARE.

Vous êtes à le voir ?

MERVAL.

La chose est donc certaine ?

Madame DE VOLMARE.

Pour preuve, il n'en faudroit qu'une pareille scène.

MERVAL.

Là, je ne m'y suis pas trompé, mais en tout cas,
Je lui pardonne fort ; car je ne le crains pas.
Prenant alors un ton de raison, de sagesse,
Votre oncle a demandé si dans ceci sa nièce
Étoit pour quelque chose ; et moi, j'ai répondu
Que cet hymen étoit entre nous convenu.
J'ai bien fait ?

Madame DE VOLMARE.

Comme en tout.

MERVAL.

Car j'ai, par cette adresse,
Si bien sur notre compte éveillé sa tendresse
Qu'il doit se rendre ici pour l'en entretenir :
Mais je ne la vois point, il faut la prévenir.

Madame DE VOLMARE.

Elle vient de sortir.

MERVAL.

Son absence est cruelle ;

Voilà l'affaire en train, et la fin dépend d'elle.

Madame DE VOLMARE.

Oui, de l'aller chercher il faudroit prendre soin?

MERVAL.

Si je savois où c'est...

Madame DE VOLMARE.

Elle n'est pas bien loin.

MERVAL.

Dites-le-moi, j'y cours.

Madame DE VOLMARE.

Votre adresse est connue.
Et fonde mon espoir. Allez dans l'avenue

MERVAL.

Bien avant?

Madame DE VOLMARE.

Tout au bout.

MERVAL.

Cela suffit: j'y vais.

Madame DE VOLMARE.

N'allez pas vous tromper.

MERVAL.

Me trompai-je jamais?

Madame DE VOLMARE.

Cherchez, vous trouverez.

MERVAL.

Bientôt je vous l'amène.

Madame DE VOLMARE.

Et vous nous tirerez d'une bien grande peine.
Voyez jusqu'au chemin.

MERVAL.

Oh! je l'aurai.

Madame DE VOLMARE.

J'entends
Monsieur de Bessoncour, ne perdez pas de tems.

MERVAL.

Cela rend sa présence encore plus nécessaire,
Gardez-le ici jusqu'à...

Madame DE VOLMARE.

Bon? vous n'aviez que faire
De me le dire... Oui, cours... Ah! encore un moment,
Mon aimable Emilie, et ton cœur est content.

SCENE X.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, Madame DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

CELA commence-t-il? de demandes pareilles
Va-t-on incessamment m'étourdir les oreilles?
J'avois bien défendu qu'il en fût jamais rien.

PERMAVILLE.

Ils sont tout deux d'accord!

M. DE BESSONCOUR.

Je l'empêcherai bien.

Madame DE VOLMARE.

Quelque chose, mon oncle, aujourd'hui vous chagrine!

M. DE BESSONCOUR.

J'ai cru dans le sallon trouver votre cousine.

Madame DE VOLMARE.

Elle vient de passer, dans son appartement.

M. DE BESSONCOUR.

Je voudrois lui parler, dites-lui promptement.

Mme. DE VOLMARE.

Vous êtes si fâché.

M. DE BESSONCOUR.

C'est égal, qu'elle vienne.

SCENE XI.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR.

M. DE BESSONCOUR.

EN m'isolant, j'ai crû me sauver cette scène.
Il faut que ce Merval vienne ici m'alarmer.

PERMAVILLE.

Mais, vraiment, vous croyez qu'elle pourroit l'aimer?

M. DE BESSONCOUR.

Non pas; mais l'épouser: et par ses défauts même

Acquérir aisément ce que toute femme aime.
L'entière indépendance et le plus grand pouvoir.

PERMAVILLE.

Il est sûr que bientôt Merval vous feroit voir
Cet essaim d'importuns que Paris voit renaître.

M. DE BESSONCOUR.

Et tous ceux de la Cour ou qui feignent d'en être ;
Qui pour singer les grands gâtent tout ce qu'ils font ;
Savent tout à vingt ans, hors les dettes qu'ils ont ;
Et dans l'oisiveté qui retrécit leurs ames,
S'établissent un nom sur les pleurs de vingt femmes ;
Regardent les parens, les oncles, les maris,
Comme des Trésoriers dont l'or fait tout le prix.
Qu'entendrai-je chez moi ? Le babil incommode
D'hommes parlant chevaux, de femmes causant mode :
De cinquante étourdis, nommés gens comme il faut,
Qui s'assemblent bien tard pour se quitter bientôt,
Et jugeant par le jeu si la maison est bonne,
Se moquent au souper du maître qui le donne.
Je crains trop cet ennui, c'est le plus cher de tous.

PERMAVILLE.

Et c'est le retrouver qu'unir Merval à vous.
Car enfin, à l'amour que mérite Emilie,
S'il joignoit ces projets que la raison allie,
S'il voyoit dans ces nœuds un titre heureux et doux
Qui met un ami tendre, encor plus près de vous,
Et qui, multipliant ses moyens de vous plaire,
Assure à vos vieux jours un appui nécessaire ;
S'il savoit vous créer, en comblant ses désirs,
De nouveaux sentimens et de nouveaux plaisirs,
Riche et sans héritiers, avec un cœur sensible,
Ne pas y consentir, vous seroit bien pénible.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne le sais que trop : et c'est précisément
Parce que je suis bon, que je fais le méchant.
Foible, comme je suis, si je prends cette entrave,
D'abord je serai maître et puis bientôt esclave.
Eh ! jamais ai-je su me défendre long-tems
Ma nièce et son mari m'ont désolé deux ans :
J'ai juré de la fuir dans ma colère extrême,
Eh, bien ! elle est chez moi : ce seroit tout de même.

Pour prévenir l'attaque et parer ce malheur,
Il faut crier bien haut ; cela peut faire peur.
Vous souriez !...

PERMAVILLE.

J'entends.

M. DE BESSONCOUR.

Je vois venir ma nièce.
Je vais faire un beau train.

SCÈNE XII.

PERMAVILLE, M. DE BESSONCOUR, ÉMILIE, Madame DE VOLMARE.

M. DE BESSONCOUR.

MALGRÉ votre promesse
Vous êtes donc déjà lasse d'être avec moi,
Madame ? eh bien, partez.

EMILIE.

Moi, mon oncle ; et pourquoi ?

M. DE BESSONCOUR.

Pourquoi ! malgré la loi que j'avois prononcée,
Oubliant mes bienfaits et sa peine passée,
Voilà d'un autre choix votre cœur occupé ?...

Madame DE VOLMARE.

Elle ! d'un autre choix ! On vous a bien trompé.

EMILIE.

Mon oncle, vous aimer, vous consacrer ma vie,
Rester ce que je suis, voilà ma seule envie.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'est-ce donc que Merval à l'instant m'a conté ?

Madame DE VOLMARE.

Tout ce qu'il a voulu.

PERMAVILLE.

Je m'en étois douté.
Seroit-il digne, lui, d'un cœur comme le vôtre ?

EMILIE.

Je ne veux épouser ni Merval ni tout autre.

M. DE BESSONCOUR.

Parlez-lui donc bien net : car, rempli d'un beau feu,
Il s'est à moi tantôt vanté de votre aveu.
Vous voyez la colère où ce soupçon me jette ;
Je vous l'ai toujours dit et je vous le répète,
N'allez pas là-dessus faire le moindre essai ;
Car, dès le premier mot, je vous parle très-vrai ;
Je vous tiens ma parole et de vous me sépare.

EMILIE, *à Madame de Volmare.*

Voilà de beaux succès que Merval nous prépare !
Il est plus animé sur ce point que jamais.

Madame DE VOLMARE, *bas à Emilie.*

Ne blâmons point les gens qu'il faut louer après.

M. DE BESSONCOUR.

Si vous me préférez un homme qui vous aime,
Libre à vous, vous pouvez disposer de vous-même ?
Mais pour l'avoir ici je n'entends pas raison ;
Et votre époux et moi dans la même maison,
Jamais, j'en jure bien, nous ne serons ensemble.

SCÈNE XIII.

PERMAVILLE. MERVAL, le Chevalier DISTELLE, M. DE BESSONCOUR, EMILIE, Madame de VOLMARE.

MERVAL, *amenant le Chevalier et lui Montrant monsieur de Bessoncour.*

LE voilà.

EMILIE, *à part.*

C'est lui ! Ciel !

Madame DE VOLMARE, *bas à Emilie.*

Du courage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je tremble.

MERVAL.

Mon ami, vous voyez un fort brave garçon
Dont j'ai connu jadis le père en garnison ;
Que j'ai trouvé là haut dans la plus grande peine.

ÉMILIE.

Quoi !

Madame DE VOLMARE.

Paix.

PERMAVILLE.

Il a toujours quelqu'un qu'il nous amène.

M. DE BESSONCOUR.

Mais en effet, Monsieur, me paroît fort ému.

MERVAL.

C'est qu'il est inoui qu'il ne soit pas moulu.
Sa roue est en éclats, sa voiture est canelle.

EMILIE.

Ah ! Dieu !

PERMAVILLE.

C'est singulier, cette route est si belle ?

LE CHEVALIER.

De l'indiscrétion que je commets ici
L'excuse est mon malheur, Monsieur, et votre ami.

MERVAL.

D'abord il refusoit constamment de me suivre ;
Mais on n'a point-là haut de quoi coucher ni vivre ;
Je l'ai bien assuré qu'il trouveroit chez vous
Les secours les plus prompts et l'accueil le plus doux.

M. DE BESSONCOUR.

Oui, Monsieur, et c'est moi dans cette circonstance,
Qui dois à mon ami de la reconnoissance.

EMILIE.

Monsieur n'est pas blessé ?

MERVAL.

Non, sans doute, il n'a rien:
C'est-là, premièrement, comme vous croyez bien,
Ce que j'ai demandé.

LE CHEVALIER.

Lors de mon aventure.
J'étois à lire à pieds, fort loin de ma voiture.

PERMAVILLE.

L'accident est étrange autant qu'il est heureux.

MERVAL.

On l'auroit fait exprès, qu'on n'auroit pas fait mieux.
Parbleu, si quelque jour je veux briser la mienne,
Je vous demanderai le Jocquey qui vous mène,

Il s'en acquitte bien.

LE CHEVALIER.

Oui ; c'est un étourdi.

MERVAL.

Il faut lui pardonner.

Madame DE VOLMARE.

Nous tâcherons ici
De vous faire oublier toute sa mal-adresse.

LE CHEVALIER.

Quelle seroit l'humeur qui dans ces lieux ne cesse ?
D'après ce que j'éprouve et tout ce que je vois,
C'est une récompense à présent que je dois.

MERVAL.

Il est aimable, au moins.

PERMAVILLE.

Mais, de Monsieur, sans doute,
Les gens et les chevaux sont encor sur la route.

M. DE BESSONCOUR.

Il faudroit y songer.

PERMAVILLE, *du ton le plus poli.*

Et tâcher que demain,
Monsieur fût en état de suivre son chemin.

MERVAL.

Est-il pressé ?

LE CHEVALIER.

Mais, non.

M. DE BESSONCOUR.

Je vais voir qu'on assemble
Mes gens : et suivez moi ; nous irons tous ensemble.

LE CHEVALIER.

Mais...

MERVAL.

Je vais avec vous, ce sera bientôt fait.

PERMAVILLE, *en s'en allant.*

Notre étranger m'a l'air bien jeune et bien distrait.

SCÈNE XIV.

ÉMILIE Madame DE VOLMARE,

Madame DE VOLMARE.

MERVAL a-t-il toujours tant de torts que vous dites?..

EMILIE.

Vraiment de ses hazards faites lui des mérites.

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Ah ! des hazards pareils, il en a quand on veut.

EMILIE.

Ah ! méchante ! c'est vous . . .

Madame DE VOLMARE.

Vous voyez ce que peut
Un sot bien employé, sur-tout par une femme.

EMILIE.

Qui vous résisteroit ? Tant d'esprit et tant d'ame !
Mais n'avez-vous pas vu ? Permaville inquiet
Nous dévoroit des yeux, et soupçonne un secret ;
Il va, si nous restons, le croire davantage.

Madame DE VOLMARE, *riant.*

Si nous les rejoignions, cela seroit plus sage
N'est-ce pas ?

EMILIE.

Mais. . .

Madame DE VOLMARE.

Eh bien ?

EMILIE.

Je crains de me trahir.

Madame DE VOLMARE.

Moi, je songe au danger ; ne songez qu'au plaisir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! Monsieur mon cousin, nous aurons du tapage..

LE CHEVALIER.

N'ai-je donc pas été bien tranquille et bien sage ?

Madame DE VOLMARE.

Comme un amant heureux.

LE CHEVALIER.

Quelle méchanceté !

J'ai de moi-même été surpris...

Madame DE VOLMARE.

En vérité !

Cet effort nous promet une belle prudence.

LE CHEVALIER.

N'ai-je pas à Merval parlé reconnoissance ;
A votre oncle, respects ; à son ami, combats ?
De tout le monde, enfin ne m'occupais-je pas
Si ce n'est de ma femme ?

Madame DE VOLMARE.

Oh ! oui, sur qui sans cesse
Vos regards se portoient avec une adresse
Plus bête.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! voyez ; au silence réduit,
J'ai mis dans mes regards tout ce que j'ai d'esprit.

Madame DE VOLMARE.

Deux ou trois fois encore ayez par aventure
De cet esprit, cousin ; et bientôt, je vous jure,
Et votre femme et vous, vous serez loin d'ici.

LE CHEVALIER.

Il faut donc n'y rien dire et n'y rien voir aussi ?

Madame DE VOLMARE.

Il faut voir les dangers, et sans humeur attendre
Ma cousine, qui seule au Salon doit se rendre.

LE CHEVALIER.

Il falloit commencer par là votre leçon...
Je la verrai. Dieux!... Seule!...

Madame DE VOLMARE.

Etourdi! la raison...

LE CHEVALIER.

J'en ai depuis un an.

Madame DE VOLMARE.

En un jour, indocile,
Perdez-en donc le fruit.

LE CHEVALIER.

Non, l'espoir rend tranquille:
L'amour qu'on tyrannise est souvent mal-adroit:
Mais mon bonheur est sûr: comptez sur mon sang-froid.

Madame DE VOLMARE.

Il est peint dans vos yeux, vos discours, votre geste;
En pourrois-je douter? Restez là.

LE CHEVALIER.

Que je reste!
La! seul, long-temps encor!

Madame DE VOLMARE.

Mais elle va venir.
Si cela vous plaît mieux, vous pouvez en sortir.

LE CHEVALIER.

Allons, vous le voulez; m'en faut-il davantage?
Je reste, et ne dis mot.

Madame DE VOLMARE.

Vous devenez trop sage.

LE CHEVALIER.

Vous voyez?...

Madame DE VOLMARE.

Oui, je vois comment je dois agir.

SCENE II.

LE CHEVALIER, *seul.*

BON ! elle rit de moi. D'honneur, c'est un plaisir
De voir ces gens sensés, qui, dans leur paix profonde,
Prennent leur cœur pour règle, et jugent tout le monde.
On est sûr avec eux d'avoir toujours des torts.
Oh! que je voudrois bien voir tous ces esprits-forts
Pris d'une passion bien conditionnée,
Par la peine et l'absence encore aiguillonnée,
Et les entendre alors.. Quelqu'un vient... C'est Merval.
Un importun déjà : ne me voilà pas mal.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, MERVAL.

MERVAL.

AH! c'est vous! Chevalier. Seul?

LE CHEVALIER.

Je sais me suffire

MERVAL.

Tant mieux, nous causerons; j'en ai long à vous dire.

LE CHEVALIER, *à part.*

(Haut).

Ah ! me voilà perdu. Dans un autre moment,
Je vous écouterois avec empressement :
Mais c'est que j'attendois ...

MERVAL.

Eh bien! c'est à merveille.
Je viens attendre aussi quelqu'un sur qui je veille :
Nous pouvons être ensemble, et c'est nous arranger.

LE CHEVALIER, *feignant de s'en aller.*

Je vais ....

MERVAL.

Si vous sortez, vous pouvez m'obliger.

Le Chevalier.
Quel homme! pour le fuir, on ne sait quel tour prendre.

MERVAL.

Ce monde est un échange, tout est de s'entendre:
Tantôt dans vos malheurs je vous ai bien servi.

LE CHEVALIER.

Mieux que je n'espérois.

MERVAL.

Servez-moi donc aussi.

LE CHEVALIER.

Oh! mon Dieu, dans l'instant: parlez, dites-moi vîte;
Je vole . . .

MERVAL.

Quelle ardeur! . . .

LE CHEVALIER.

Oh! c'est pour être quitte.

MERVAL.

Trop bon: mais calmez-vous, et restons là nous deux:
Car sans nous déplacer vous m'obligerez mieux.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ciel!

MERVAL.

Votre œil attentif observoit Emilie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Où veut-il en venir?

MERVAL.

Vous la trouvez jolie?

LE CHEVALIER.

Sa cousine a l'œil vif et le sourire fin.

MERVAL.

Mais son air de bonté cache un esprit malin.
Bien fou qui s'y fieroit. Egale, douce et bonne
Sans efforts Emilie à son cœur s'abandonne.
Sa cousine fait rire: elle, il faut l'adorer.
Ne le trouvez-vous pas?

LE CHEVALIER, *à part.*

Veut-il me pénétrer?

MERVAL.

A quoi rêvez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je n'ai parlé qu'à l'autre.

MERVAL.

Emilie a toujours l'esprit qu'il faut au vôtre.

LE CHEVALIER.

Vraiment, vous en parlez avec une chaleur...

MERVAL.

Telle qu'elle l'inspire et qu'elle est dans mon cœur.

LE CHEVALIER.

Vous l'aimez ?

MERVAL.

Comme un fou. Mon aveu vous étonne ?
Mon amitié...

LE CHEVALIER.

Je sens la preuve qu'il m'en donne.

MERVAL.

Aussi j'attends vos soins.

LE CHEVALIER.

Sur ce point là ?

MERVAL.

Beaucoup.
Vous voyez bien qu'il faut que je vous dise tout.

LE CHEVALIER.

Si quelqu'un a des droits à cette confidence,
Je puis vous assurer que c'est moi.

MERVAL.

Je le pense.

LE CHEVALIER.

Sans doute. Et vos amours, comment vont-ils ?

MERVAL.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Bien !

MERVAL.

Tout est entre nous d'accord ; je lui conviens.

LE CHEVALIER.

D'accord ! C'est fort heureux.

MERVAL.

Vous en voyez ma joie.

LE CHEVALIER.

Vous pouvez donc y croire ?

MERVAL.

Il faut bien que j'y croie ;

Car je vais l'épouser.

LE CHEVALIER.

Vous allez l'épouser?

Ah! ce mot-là suffit pour me tranquilliser.

MERVAL.

Il est bien quelqu'obstacle.

LE CHEVALIER,

Oui, cela pourroit être.

MERVAL.

Mais foible, et que bientôt j'aurai fait disparoître.

LE CHEVALIER.

Ce sera bien à vous.

MERVAL.

C'est le consentement

De l'oncle. Avec le tems je l'aurai sûrement:

Il m'aime tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Je le conçois sans peine.

MERVAL.

Pour terminer l'affaire et la rendre certaine,

Elle m'avoit tantôt vers son oncle envoyé:

Il m'a souri d'abord; mais il m'a rudoyé

Tout-à-l'heure en rentrant, d'une forte manière.

Je viens voir quels efforts à nous deux il faut faire.

LE CHEVALIER.

C'est au mieux.

MERVAL.

Vous voyez qu'il faut absolument

Que je lui parle seul, et cela promptement.

LE CHEVALIER.

Oui.

MERVAL.

Pour qui que ce soit ne s'ouvre cette porte;

Mais je me fixe ici, jusqu'à ce qu'elle sorte,

Et j'attrape au passage un moment d'entretien.

LE CHEVALIER.

Moi, je m'en irai donc?

MERVAL.

Vraiment, j'y compte bien,

Vous êtes mon ami. Mais ce qui me chiffonne,

C'est monsieur Permaville et sa triste personne,

Que l'on trouve par-tout, et qui toujours, toujours
Etourdit Emilie avec ses plats amours.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Permaville aussi l'aime ?

MERVAL.

L'aime à la rage.

LE CHEVALIER, *à part.*

Et de deux.

MERVAL.

Son amour est comme lui, sauvage,
Humoriste, grondeur, et jaloux à tel point
Qu'il est sans cesse au guet et ne vous quitte point.
Vous ne pouvez jamais ou rien dire ou rien faire,
Que mon fâcheux n'arrive, alors il faut se taire.

LE CHEVALIER.

Un fâcheux, c'est gênant.

MERVAL.

Je vous laisse à penser :
Aussi j'espère en vous pour m'en débarrasser.

LE CHEVALIER.

Ce sont donc là les soins qu'il faut que je vous rende ?

MERVAL.

Amusez l'importun.

LE CHEVALIER.

Moi !

MERVAL.

Je ne vous demande
Qu'un seul petit quart-d'heure.

LE CHEVALIER.

Ah! j'entends ; dans ces lieux,
Tandis que librement s'épancheront vos feux,
Pour servir votre amour et vous laisser près d'elle,
Dehors, tranquillement, je ferai sentinelle,
Il est gai.

MERVAL.

C'est aisé.

LE CHEVALIER.

Pas pour moi : car vraiment,
Si pour m'en délivrer j'avois quelque talent,
Dès long-temps, croyez moi, j'en aurois fait usage.

MERVAL.

On les fait promener, on parle argent, voyage...
Eh! bien; ne vient-il pas! je vous l'avois bien dit.
Vous savez où j'en suis, vous avez de l'esprit:
Quand ici vous verrez arriver Emilie,
Emmenez le dehors.

LE CHEVALIER, *d'un ton d'ironie et d'impatience.*

Oui.

MERVAL.

Je vous remercie.

LE CHEVALIER, *à part.*

Au lieu d'un, maintenant j'en ai deux contre moi.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, MERVAL, PERMAVILLE.

PERMAVILLE, *dans le fond du théâtre.*

Décidons Emilie... Ah! qu'est-ce que je voi?...
Ils étoient à causer; un peu de patience.
Ils sortiront sans doute.

MERVAL, *au Chevalier.*

Il faut que je commence;
Vous me seconderez. Je vais imaginer
Quelque prétexte adroit pour l'y déterminer.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je garde le salon; si quelqu'un l'abandonne
Ce ne sera pas moi.

PERMAVILLE.

Pour une fin d'automne
La soirée est bien belle, il faut en convenir,
On se promeneroit avec un vrai plaisir.

LE CHEVALIER.

Que n'en jouissez-vous?

MERVAL, *au Chevalier.*

Fort bien.

PERMAVILLE.

Depuis une heure
Je cours et suis si las. *(Il s'assied.)* Vous permettez?

LE CHEVALIER, *à part.*

Demeure

Jusqu'à demain matin.

MERVAL, *au Chevalier.*

Il s'assied !

LE CHEVALIER, *à part.*

Le bourreau !

(A Merval.)

Je le vois bien.

MERVAL.

D'ailleurs, ce séjour est si beau !

La maison, les jardins, l'aspect qui les décore ...

PERMAVILLE.

Oui, peut-être Monsieur ne connoît pas encor

Tout cela ; c'est charmant.

MERVAL.

Je lui disois aussi.

LE CHEVALIER.

J'ai bien remarqué tout en arrivant ici.

MERVAL.

De votre appartement je lui vantois la vue :

Oh ! mais c'est qu'elle est là riche et d'une étendue ....

Vous devriez, Monsieur, l'y mener pour la voir.

LE CHEVALIER.

Non, non ; c'est déranger ...

PERMAVILLE.

Il est trop tard ce soir ;

Il faut, pour en juger, le plus grand jour.

LE CHEVALIER.

Sans doute :

Et le premier plaisir, après dix jours de route,

C'est le repos.

(Il s'assied.)

MERVAL, *au Chevalier.*

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

J'en use comme vous.

MERVAL, *au Chevalier.*

Comment, si vous restez, le congédierons-nous ?

PERMAVILLE, *bas.*

J'ai l'air de trop ici : ce n'est pas moi qu'on chasse.

LE CHEVALIER, *à part.*

Nous verrons de nous trois qui cédera la place.

MERVAL, *bas au Chevalier.*

Parlez donc.

LE CHEVALIER, *bas à Merval.*

Parlez, vous : moi, j'ai pris mon parti.

MERVAL, *bas au Chevalier.*

Enfin...

LE CHEVALIER, *bas à Merval.*

Je sortirai quand il sera sorti.

MERVAL, *à part.*

Fort bien, d'aucun des deux je ne puis me défaire.
(*Haut.*)
Notre ami Bessoncour est de cette manière
Resté seul.

PERMAVILLE.

J'ignore où ; je viens l'attendre ici.

LE CHEVALIER.

Pour attendre, en effet, l'endroit est bien choisi.

PERMAVILLE, *à part.*

Merval a des projets, et l'on cherche à m'exclure!
Messieurs, vous partirez avant moi, je vous jure.
(*Il se lève.*)

MERVAL, *au Chevalier.*

Il se lève !

LE CHEVALIER, *à Merval.*

Voyons.

PERMAVILLE, *prenant un métier à tapisserie.*

Achevons ce bouquet.

LE CHEVALIER, *bas.*

Pas mal.

MERVAL, *au Chevalier.*

Voilà mon homme établi tout-à-fait.

PERMAVILLE, *travaillant.*

Causez, je vous suivrai tout comme à l'ordinaire ;
Cet ouvrage léger occupe sans distraire.

LE CHEVALIER, *prenant un livre.*

Le titre de ce livre est fort intéressant,
Je vais le parcourir : moi, j'écoute en lisant.

MERVAL.

Ah, les charmans plaisirs que ceux de la campagne !

LE CHEVALIER.

Et cette liberté qui sur-tout l'accompagne.

PERMAVILLE.

On travaille.

LE CHEVALIER.

On y lit.

PERMAVILLE.

Chacun n'a qu'à vouloir.

MERVAL.

Il me semble qu'aussi je peux fort bien m'asseoir.

(Il s'assied.)

LE CHEVALIER, *à part.*

On m'y tuera plutôt.

PERMAVILLE, *à part.*

Au moins je pourrai nuire.

MERVAL, *à part.*

Attendons du moment comme il faut me conduire.

SCENE V.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE MERVAL, PERMAVILLE.

Madame DE VOLMARE, *de la Coulisse.*

NON, non.

LE CHEVALIER.

C'est n'est pas elle.

PERMAVILLE.

On vient.

Madame DE VOLMARE.

Quoi ? là tous trois ?

Assis sans vous parler ! je vous gêne, je crois.

MERVAL.

Non. L'un a travaillé : l'autre s'est mis à lire,

Et moi, je me suis mis...

Madame DE VOLMARE.

A penser sans rien dire.

Je vous reconnois bien.

LE CHEVALIER, *à Madame de Volmare.*

Elle ne viendra pas?

Madame DE VOLMARE.

Que dit Monsieur?

LE CHEVALIER.

Comment!

Madame DE VOLMARE.

Oui, vous parliez tous bas.

LE CHEVALIER, *troublé.*

(à part.)

Je parlois sans penser. La voilà qui me gronde.

PERMAVILLE.

La nuit dans le Château ramène tout le monde;
J'attendois au retour Monsieur votre oncle ici.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle!

MERVAL.

Moi, de même.

Madame DE VOLMARE, *au Chevalier.*

Et vous, Monsieur, aussi!
A l'air que vous aviez aisément on soupçonne
Que vous attendiez tous et la même personne.

PERMAVILLE.

Mais puisque le hasard vous présente à nos yeux,
Il ne pouvoit jamais nous dédommager mieux.

Madame DE VOLMARE.

J'ai donc bien fait d'avoir, quoiqu'elle s'en chagrine,
Refusé constamment de suivre ma cousine.

MERVAL.

Elle! n'est-elle pas dans son appartement?

Madame DE VOLMARE.

J'y serois avec elle.

PERMAVILLE.

Eh! mais, dans ce moment
La nuit vient.

MERVAL.

Où va-t-elle?

Madame DE VOLMARE.

A sa place ordinaire;
Donnant la fin du jour aux soins de sa volière.

MERVAL, *à part.*

Bon.

PERMAVILLE, *à part.*

Est-ce un rendez-vous ?

Madame DE VOLMARE.

Tout trouble ce séjour.
D'un ménage nouveau qu'avoit formé l'amour
Deux jaloux sont venus interrompre le charme ;
Il faut les éloigner, prévenir le vacarme ;
Elle m'a proposé, pour l'aider, d'aller là ;
Mais moi je ne m'entens en rien à tout cela.

MERVAL.

C'est pourtant bien aisé.

PERMAVILLE.

Beaucoup moins qu'on ne pense :
Car, il en est plus d'un, dont la persévérance,
Trompe tous les efforts et qui résiste à tout :
Il faudroit le tuer pour en venir à bout.

LE CHEVALIER.

Monsieur a bien raison.

MERVAL.

Quand on a de la tête...

PERMAVILLE, *moitié bas.*

Rien n'est plus obstiné que l'amour d'une bête.

Madame DE VOLMARE.

Jugez, quand ils sont deux.

MERVAL.

Votre oncle ne vient pas ;
Quelle raison encor peut retenir ses pas ?

Madame DE VOLMARE.

Je l'ai vu dans sa ferme.

MERVAL.

Ah ! oui. Je me rappelle
Qu'il a fait ce matin de grands projets pour elle,
Et qu'il m'avoit prié de m'y trouver ce soir.

Madame DE VOLMARE.

Et là tranquillement, vous venez vous asseoir !

MERVAL.

J'y cours. Mon dieu, sans vous, quel oubli j'allois faire!

SCENE VI.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE. PERMAVILLE.

PERMAVILLE, *à part.*

C'EST fin : tout est d'accord. Il court à la volière ;
Mais il n'y sera pas long-tems encor sans moi.

Madame DE VOLMARE.

Ce Merval aime bien mon oncle.

PERMAVILLE.

Je le voi.

Madame DE VOLMARE.

Quand il faut obliger, il sert avec un zèle . . .
Un seul mot lui suffit.

PERMAVILLE, *avec ironie.*

Quand on le lui rappelle.

(*à part.*)

La cousine le sert.

LE CHEVALIER, *à Madame de Volmare.*

Poussez-le donc dehors.

Madame DE VOLMARE.

Il s'en ira tout seul, il ne faut pas d'efforts.

PERMAVILLE.

Puisqu'ainsi dispersé chacun va, ce me semble
Retarder quelque temps l'instant qui nous rassemble,
De cette liberté je m'en vais profiter.

Madame DE VOLMARE.

Comment! Et vous aussi, vous allez nous quitter ?

LE CHEVALIER, *bas à Madame de Volmare.*

Parbleu, laissez-le faire.

Madame DE VOLMARE.

Oh, je ne puis permettre.

PERMAVILLE.

Vous n'êtes pas seule.

Mme. DE VOLMARE.

Oui, mais enfin . . .

PERMAVILLE.

Une lettre . . .

Madame DE VOLMARE.

Vous l'écrirez demain.

LE CHEVALIER.

Mais, c'est gêner Monsieur.

PERMAVILLE.

Elle veut m'arrêter, c'est clair.

Madame DE VOLMARE

J'ai de l'humeur,

On s'ennuie avec moi; car chacun le prouve.

PERMAVILLE.

Pour jouir encor mieux du bonheur qu'on y trouve,
De tout soin importun je vole m'affranchir,
Et me rendre bientôt tout entier au plaisir.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE.

Madame DE VOLMARE.

NON... Il est déjà loin.

LE CHEVALIER.

Vous avez bien, j'espère,
Fait pour l'en empêcher tout ce qu il falloit faire.

Madame DE VOLMARE.

Eh! ne craigniez-vous pas qu'il restât? Pauvre esprit!
Des efforts que j'ai feint s'augmentoit son dépit.
Notre importun parti, le jaloux devroit suivre:
C'est ainsi qu'un fâcheux d'un autre vous délivre.

LE CHEVALIERE.

O femme! devant vous je reste prosterné;
Que le plus fin de nous près de vous est borné!
Et la volière encor, gageons que je devine...

Madame DE VOLMARE.

Vous allez jusques-là?

LE CHEVALIER, *avec transport.*

Trop aimable cousine!

Incomparable amie!

Madame DE VOLMARE.

Eh! là, là, doucement.

LE CHEVALIER.

Mon Emilie ?

Madame DE VOLMARE.

Ici sera dans un moment.
Jouissez du bonheur qu'à tous deux il ménage :
Mais n'allez pas d'un mot détruire mon ouvrage.

LE CHEVALIER.

Vous me craignez toujours : à qui, de bonne-foi,
C'est-il dans l'Univers plus important qu'à moi !

Madame DE VOLMARE.

Oui, mais beaucoup d'amour, de jeunesse et d'absence,
Voilà trois ennemis bien forts pour la prudence.

LE CHEVALIER.

La mienne y suffira.

Madame DE VOLMARE.

Vous voyez : ce sallon
Offre mille dangers, s'il ôte le soupçon :
Chacun y peut venir. Songez...

LE CHEVALIER.

Songez vous-même
Qu'un temps heureux se perd; que je l'attends, je l'aime;
Que, jouet de l'espoir, mon cœur n'est plus à lui;
Et que de moi l'amour vous répond aujourd'hui.

Madame DE VOLMARE.

Voilà chasser les gens d'une manière étrange ;
Vous allez voir, Monsieur, comme un ami se venge.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, *seul.*

Jours trop longs aux regrets, à souffrir employés,
Que par ce moment-ci vous êtes bien payés !
Du souvenir du mal le bien s'accroît encore.

SCÈNE IX.

Il fait nuit.

ÉMILIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AH ! c'est elle. Emilie ! ah ! vous, vous que j'adore,
Après tant de tourmens, enfin, je vous revois.
Ces sermens que ma main vous traça tant de fois,
Ma bouche, libre enfin peut vous les faire entendre.

EMILIE.

Je tremble, mon ami. Si l'on vient nous surprendre...

LE CHEVALIER.

Eh quoi ! pour le bonheur, nous n'aurons pas un jour !
L'amitié sous sa garde a mis ici l'amour.
Respirons à la fin. Depuis cette journée,
Où l'hymen à la vôtre a joint ma destinée.
Quel prix ai-je trouvé de la plus vive ardeur !
Un exil et des jours comptés par la douleur.
Quel terme à tant d'ennuis faut-il donc que j'espère ?

EMILIE.

Je l'ignore.

LE CHEVALIER.

Et c'est-là, lorsque tout m'est contraire,
L'espoir qu'à mes chagrins offre votre pitié,
L'amour ose et veut moins que ne fait l'amitié.

EMILIE.

Vous savez si mon cœur à vos larmes résiste ;
Un seul mot nous condamne au destin le plus triste ;
N'importe, ce secret vous cause tant d'ennuis ;
Je vous rends vos sermens, dites tout, je vous suis.

LE CHEVALIER.

Non, commande à mon sort et règle mon absence ;
Garde, si tu le veux, un éternel silence :
Sois heureuse et tranquille, et je ne m'en plains pas.
Ma chère, quel effort, quel sacrifice, hélas !
Coûte, quand ton bonheur en est la récompense.

SCÈNE X.

M. DE BESSONCOUR, EMILIE, LE CHEVALIER.

M. DE BESSONCOUR, *à part, dans le fond du Théâtre.*

On parle vivement... C'est un amant, je pense,
Voyons.

LE CHEVALIER.

Mon coeur soupire.

M. DE BESSONCOUR.

Ah! c'est notre étranger!
Quoi! Déjà!

LE CHEVALIER.

De mes maux cesse de t'affliger.
Laisse-m'en tout le poids; ne sens que mon ivresse.

M. DE BESSONCOUR, *s'approchant un peu.*

Je ne reconnois pas à qui ce cela s'adresse.

LE CHEVALIER.

Ah! ne livre ton cœur qu'à des transports si doux
Qu'éprouve, en te voyant, un amant, un époux.

M. DE BESSONCOUR.

Un époux! avançons.

LE CHEVALIER.

Quel charme porte à l'ame.
Ce titre, quand l'amour le prononce. Ah! ma femme.
(Il lui baise la main.)

M. DE BESSONCOUR.

Sa femme!... Je veux voir.
(Il heurte une chaise.)

EMILIE, *fuyant.*

Quelqu'un... c'est fait de nous.
(Le Chevalier la suit.)

SCÈNE XI.

M. DE BESSONCOUR, *seul.*

SA femme ! je ne puis retenir mon courroux.
On me joue à ce point ! Quoi ! c'est à l'instant même
Que contre tout mari ma colère est extrême,
Que l'on m'en amène un !... Mais laquelle étoit-là ?
Malheur à la coupable ! Holà ? quelqu'un, holà ?

SCENE XII.

M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE, VALET *apportant de la lumière.*

M. DE BESSONCOUR.

AH ! c'est vous ?

PERMAVILLE.

Qu'avez-vous à crier de la sorte ?

M. DE BESSONCOUR.

Oh ! j'en ai grand sujet : la fureur me transporte.

PERMAVILLE.

Et pourquoi ! qu'a-t-on fait ?

M. DE BESSONCOUR.

Ce Chevalier charmant,
Que l'on amène ici, dont on plaint l'accident,
Savez-vous ce que c'est, avec ses politesses ?

PERMAVILLE.

Non : quoi donc ?

M. DE BESSONCOUR.

Le mari de l'une de mes nièces.

PERMAVILLE.

Le mari !

M. DE BESSONCOUR.

Très-mari.

PERMAVILLE.

Qui vous a dit cela ?

M. DE BESSONCOUR.

Moi, qui viens de l'entendre, et tout-à-l'heure là.
La nuit sur les objets répandoit quelque doute,
J'entre; j'entends parler très-vivement; j'écoute :
Seul avec une femme et d'un ton attendri,
Ce Monsieur Chevalier s'expliquoit en mari.

PERMAVILLE.

Et cette femme ? . . .

M. DE BESSONCOUR.

Au bruit que j'ai fait est partie :
J'ai cru pourtant au cri reconnoître Emilie.

PERMAVILLE.

Emilie ! Elle auroit un époux ! Ah ! grands Dieux !

M. DE BESSONCOUR.

N'est-ce pas révoltant ? Qu'en dites-vous ?

PERMAVILLE.

Affreux !

M. DE BESSONCOUR.

Merval, qui va chercher son mari, le présente,
Lorsqu'à la lui donner il veut que je consente !
L'entendez-vous ?

PERMAVILLE.

Qui diable entend cet hommes là ?

M. DE BESSONCOUR.

Est-ce une erreur, un jeu ? Qu'est-ce donc que cela ?

PERMAVILLE.

Ce qu'il fait et fera toujours quoiqu'on lui dise.

M. DE BESSONCOUR.

Il vient avec cet air....

PERMAVILLE.

Qu'a toujours la sottise.

SCÈNE XIII.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

EH bien ! Monsieur, encor venez-vous, par plaisir,
De nous chercher quelqu'ū ?

MERVAL.

Je suis las de courir,
Et de chercher par-tout, pour ne trouver personne.
C'est fâcheux : car toujours le succès vous couronne.

M. DE BESSONCOUR.

Vous devez, par exemple, être content de vous
Aujourd'hui ?

MERVAL.

Mais pas trop.

M. DE BESSONCOUR.

Réunir deux époux.
Servir leurs feux secrets, vraiment peut-on mieux faire?

MERVAL.

Que peut signifier cette ironie amère ?

M. DE BESSONCOUR.

Que votre Chevalier, ce passant malheureux,
Et qui reçut de vous des soins si généreux,
Est l'époux de ma nièce.

PERMAVILLE.

Oui, l'époux d'Emilie.

MERVAL.

D'Emilie ! allons donc : quelle est cette folie ?

PERMAVILLE.

Monsieur les a surpris, et le fait est certain.

MERVAL.

Emilie !

M. DE BESSONCOUR.

Oui, c'est elle, ou sa cousine enfin :
Car je ne puis, au vrai, bien affirmer laquelle.

MERVAL.

Allez dans le jardin : vous verrez si c'est elle.

M. DE BESSONCOUR.

Quoi ?

MERVAL.

Je viens d'y trouver en grand particulier,
Madame de Volmare avec le Chevalier.

M. DE BESSONCOUR.

Je ne pardonne pas plus à l'une qu'à l'autre.

PERMAVILLE.

Elle, prendre un mari ! quelle erreur est la vôtre,

Avec le cœur, l'esprit et la tête qu'elle a.

MERVAL.

Le cœur, l'esprit, ce sont de beaux témoins, ceux-là,
Bien conséquens sur-tout. Des faits ; voilà mes preuves.
Tantôt, sur le chemin laquelle de nos veuves
M'a bien vîte envoyé ?... Depuis qu'il est venu,
Qui d'elles deux toujours l'a seul entretenu ?...
Qui là laissâmes-nous avec lui, tête-à-tête ?...
Madame de Volmare. Ah ! je ne suis pas bête.

PERMAVILLE.

Vous avez bien raison de le dire, ma foi.

MERVAL.

Rapprochez tous les faits, vous verrez comme moi.

PERMAVILLE.

Mais la voix étoit bien . . . .

M. DE BESSONCOUR.

Oui, celle d'Emilie.
Mais, l'une ou l'autre enfin, elle sera punie.
Je veux que le galant d'abord parte aujourd'hui.

PERMAVILLE.

Lui ! bien.

M. DE BESSONCOUR.

J'y vais mettre ordre ; et ce soir avec lui,
Puisque mon amitié, mes soins, rien ne la flatte,
Puisqu'elle m'a trompé, qu'il emmène une ingrate.

(Il sort.)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

EMILIE. Madame DE VOLMARE, LE CHEVALIER.

Madame DE VOLMARE.

Eh bien! douter de vous, c'étoit donc une offense.

LE CHEVALIER.

Je suis un malheureux.

Madame DE VOLMARE.

Jugeant votre prudence
Je cours chercher mon oncle et l'arrêter chez lui.
En rentrant du jardin, il passe par ici,
Et vous ne voyez rien.

LE CHEVALIER.

Eh! Je ne voyois qu'elle;
Que j'aime, que je perds, que ma faute cruelle
Prive d'un protecteur que rien ne peut fléchir.
Je sens trop à quel point vous devez me haïr.

EMILIE.

Vous haïr! mon ami! vous avez pû le craindre.

Madame DE VOLMARE.

N'êtes-vous pas déjà tous deux assez à plaindre!
Pourquoi charger vos maux du poids de la douleur?
En égarant l'esprit, elle flétrit le cœur

LE CHEVALIER.

S'il restoit quelqu'espoir dans ce moment d'orage...

Madame DE VOLMARE.

Tout finit.

LE CHEVALIER.

Mais voyez: qu'avons-nous?

Madame DE VOLMARE.

Le courage
Et moi: conservez l'un; et l'autre, j'en réponds.

EMILIE.

Ah! mon amie!

LE CHEVALIER.

Hélas!

Madame DE VOLMARE.

Plus de larmes, voyons:
Tout ceci, c'est ma faute.

EMILIE.

Ah! la chose...

Madame DE VOLMARE.

Est très-sûre.
Si je ne l'avois pas, en brisant sa voiture,
Forcé de s'arrêter et de venir ici,
Nous n'en serions pas tous au point où nous voici.

LE CHEVALIER.

Otez donc à mon cœur le remord qui l'accable,
Charmante femme! Oh! oui: vous seule êtes coupable.

Madame DE VOLMARE.

Non: je suis la première: il faut mettre nos torts
En commun tous les trois, ainsi que nos efforts.

LE CHEVALIER.

Ce que j'ai fait...

Madame DE VOLMARE.

Est fait. Voyons ce qu'il faut faire.
Mon oncle est vif, mais bon.

LE CHEVALIER.

Au moins si sa colère
Me laissoit d'un seul jour espérer le délai!
Mais, tombant à ses pieds j'ai fait un vain essai
Et voulu par mes pleurs toucher son cœur sensible;
Hélas! au premier mot encor plus inflexible
Il m'a fermé la bouche avec une rigueur...

Madame DE VOLMARE.

Qui n'est pas toute à lui, j'en connois bien l'auteur.
Vous seriez moins coupable, elle étant moins jolie:
Mais vos ennemis, grace aux charmes d'Emilie,
Sont un oncle amoureux de son autorité,
Qu'irritent deux jaloux, qu'à joués ma gaîté.
Ainsi c'est le tems seul qui permet l'espérance.
Maintenant vos devoirs sont dans l'obéissance.
Partez.

LE CHEVALIER.

Auprès de lui que nous restera-t-il ?

Madame DE VOLMARE.

Un cœur qui, plus que vous, souffre de votre exil ;
Une amie, une sœur dont toujours la fortune
Quel que soit l'avenir, vous deviendra commune.

EMILIE.

Vous créez des plaisirs même au sein des tourmens.

Madame DE VOLMARE.

Sur-tout, fuyez mon oncle en ces premiers momens.
Il se croit offensé : c'est en vain qu'on l'implore,
Le cœur s'aigrit de tout, quand l'orgueil parle encore.
On vient : séparez-vous. Vous êtes malheureux
Et trop foibles ensemble : attendez-moi tous deux.

EMILIE, *en s'en allant.*

Disposez de mon sort ; à vous je le confie.

Madame DE VOLMARE.

Vous me verrez bientôt.

LE CHEVALIER, *voulant suivre Emilie.*

Ma chère et tendre amie !

Madame DE VOLMARE, *les séparant.*

Mais sortez donc, on entre.

LE CHEVALIER.

Ah ! grands Dieux !

Madame DE VOLMARE.

C'est Merval.

SCENE II.

Madame DE VOLMARE, MERVAL.

MERVAL.

Encore eux ! C'est trop clair : ne nous voilà pas mal :
Vous vous accoutumez sans doute au tête-à-tête.
Vous en aurez le tems : car le départ s'apprête,
Et l'oncle vient de tout arranger pour le mieux.

Madame DE VOLMARE.

Vous, connoissant l'amour, les pleurs d'un malheureux
Peuvent-ils vous donner une gaîté pareille !

MERVAL.

Prêchez-moi la pitié, vous; je vous le conseille,
Après les jolis tours que vous m'avez joués;
Riant des sentimens que j'avois avoués,
Quand vous m'avez tantôt pour ce Monsieur, sans doute,
Fait courir lestement jusqu'à la grande route,
Vous faisois-je pitié ? Me plaignez-vous ce soir,
Quand plus maligne encor vous m'avez, pour le voir,
Écarté du salon avec une autre ruse.

Madame DE VOLMARE.

M'auriez-vous autrement obéi ?

MERVAL.

Belle excuse !
Pourquoi m'en faisiez-vous un secret ?

Madame DE VOLMARE

Comme à tous.

MERVAL.

Je vous ai dit le mien.

Madame DE VOLMARE.

C'est qu'il étoit à vous.

MERVAL.

Il vous touchoit assez pour en être maîtresse.
Vous avez fait miracle avec votre finesse;
Votre oncle furieux ne peut se contenir:
Permaville l'aigrit et l'excite à punir;
Et quand d'effroi par vous la maison est remplie,
Vous laissez de vos torts soupçonner Emilie !

Madame DE VOLMARE.

Soupçonner !

MERVAL.

Oui vraiment: n'ont-ils pas sur un cri
Jugé que d'Emilie il étoit le mari.

Madame DE VOLMARE.

J'ai crû que c'étoit sûr.

MERVAL.

Pour me donner le change
Sur l'erreur de la nuit, que votre esprit s'arrange.
Vous pouvez bien tromper l'oncle et notre jaloux;
Mais, moi, je suis bien sûr, oui...

Madame DE VOLMARE.

Qu'il est mon époux ?

MERVAL.

Niez-le par hasard.

Madame DE VOLMARE, *à part.*

L'espoir naît dans mon âme.

(Haut.)

Ainsi, vous assurez qu'Emilie est sa femme ?..

MERVAL.

Ce seroit me donner une preuve de plus.
Vos pièges, vos détours me sont trop bien connus,
Et tous ceux d'aujourd'hui l'amour seul les inspire.

Madame DE VOLMARE.

Allons, puisque c'est moi, puisqu'il faut vous le dire,
Oserais-je à présent vous demander, Monsieur,
Qui vous donne à me nuire une si belle ardeur ?

MERVAL.

Je suis votre jouet !

Madame DE VOLMARE.

Unie à ce que j'aime,
Je veux le voir, et trouve une rigueur extrême.
L'adresse pouvoit seule écarter le danger,
J'ai voulu me servir, et non vous outrager !

MERVAL.

Vous ne m'en vouliez pas ?

Madame DE VOLMARE.

Vous auriez fait de même.

MERVAL.

Je sais que presque tout est permis quand on aime.

Madame DE VOLMARE.

Et vous vous emportez ?

MERVAL.

Ma foi, que voulez-vous ?
Moi, j'ai crié bien fort, parce qu'ils crioient tous.

Madame DE VOLMARE.

Et voilà tout le mal : car si quelqu'ami sage,
Aux éclats de mon oncle opposant le courage,
Eût attaqué son cœur ; dans ces nouveaux liens,
Eût su lui faire voir une source de biens,
Le bonheur, les plaisirs que par son indulgence
Sa vieillesse obtenoit de la reconnoissance,
Nous étions tous heureux.

MERVAL.

C'est assez vrai, cela.

Madame DE VOLMARE.

Vous-même . . .

MERVAL.

Oui, je devois être cet ami là ;
Mais tout disoit d'abord que c'étoit Emilie,
Et ce n'est pas, ma foi, pour son rival qu'on prie.

Madame DE VOLMARE.

Vous voilà rassuré sur la rivalité.

MERVAL.

J'aurois d'autant mieux fait ; que d'un oncle irrité
Sur ce premier hymen obtenant le suffrage,
Rien ne s'élevoit plus contre mon mariage,
Je gagnois deux amis, j'ôtois tout embarras.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! de votre intérêt je ne vous parle pas.

MERVAL.

C'est beaucoup cependant. Un même espoir nous lie,
Écoutez, faites-moi le mari d'Emilie,
Et je vais m'employer pour vous faire accorder . . .

Madame DE VOLMARE.

C'est elle et non pas moi qu'il faudroit décider.

MERVAL.

Elle le voudra bien.

Madame DE VOLMARE.

Eh bien, qu'elle y consente,
Et mes soins sont à vous.

MERVAL.

Ah! vous êtes charmante...
Permaville pourtant...

Madame DE VOLMARE.

Ne l'épousera pas,
Soyez-en sûr.

MERVAL.

Vraiment.

Madame DE VOLMARE.

J'en réponds.

MERVAL.

En ce cas...
Mais le voilà qui rêve ?

Madame DE VOLMARE.
Il vient.

MERVAL.
Pour notre affaire,
Savez vous avec lui ce qu'il nous faudroit faire?

Madame DE VOLMARE.
Quoi donc?

MERVAL.
Ici notre homme a le plus grand crédit.
Il aime, et son erreur a causé son dépit.
Rendez libre Emilie, et faites qu'il espère;
Il parlera pour vous, vous aurez grace entière.

Madame DE VOLMARE.
Fort bien : mais c'est tromper.

MERVAL.
Quel scrupule avez-vous?

Madame DE VOLMARE.
Il n'en faut point avoir?

MERVAL.
Attraper un jaloux,
Un méchant qui nous nuit, que son intérêt pousse;
C'est justice . . .

Madame DE VOLMARE.
Vraiment!

MERVAL.
Et c'est bien la plus douce.

Mme. DE VOLMARE.
Malin, reprochez-moi mes ruses de tantôt;
Vous en avez bien plus.

MERVAL.
On en a quand il faut.
Je sors : assurez-vous des soins de Permaville,
Je vous réponds des miens, et d'un succès facile.

SCENE III.

Madame DE VOLMARE, *seule.*

AH! Messieurs les amants, que vous voilà bien tous!
Prêchant les procédés que vous craignez pour vous,

SCÈNE IV.

Madame DE VOLMARE, PERMAVILLE.

Madame DE VOLMARE.

MAIS voici l'autre ; allons, donnons-nous l'air coupable.

PERMAVILLE, *à part.*

Je veux ne pas le croire et le soupçon m'accable.
Je vois l'une des deux, tâchons de m'éclaircir :
(Haut.)
Qui seule dans ces lieux peut donc vous retenir ?

Madame DE VOLMARE.

L'espoir, qu'y laisse un oncle à ma douleur mortelle,
De le voir, le fléchir.

PERMAVILLE, *à part.*

Quel ton triste ! C'est elle...
(Haut.)
Pour affaire chez lui votre oncle est retiré.

Madame DE VOLMARE.

A la même colère est-il toujours livré ?

PERMAVILLE.

En est-il de plus juste ? Avec autant d'étude
Joignit-on plus de ruse à plus d'ingratitude ?
Il n'a qu'un seul désir ; peut-on l'offenser mieux ?
En secret mariée !

Madame DE VOLMARE.

Oui, le crime est affreux ;
J'en conviens avec vous.

PERMAVILLE, *à part.*

Eh ! mais quand on l'accuse,
Un coupable toujours sait trouver une excuse.
C'est l'autre.

Madame DE VOLMARE.

Mais du tort rapprochez le malheur.
Sans ressources, sans biens, en proie à la douleur,
Rejettée et proscrits par le meilleur des hommes ;
Voyez pour l'avenir dans quel état nous sommes.

PERMAVILLE.

Nous sommes ! Que vous fait le sort de deux époux ?

Madame DE VOLMARE.

Comment !

PERMAVILLE.

Vous en parlez comme si c'étoit vous.

Madame DE VOLMARE.

Il le faut bien, hélas !

PERMAVILLE, *vivement.*

Ce n'est pas Emilie ?

Madame DE VOLMARE.

Elle ou moi, c'est toujours...

PERMAVILLE.

Une grande folie,
Je le sais ; mais enfin, pour vous conduire ainsi,
Peut-être vous aviez une raison aussi ?

Madame DE VOLMARE.

Une seule ; l'Amour.

PERMAVILLE.

Oh ! c'est bien la plus forte.

Madame DE VOLMARE.

Que votre cœur prononce ; à lui je m'en rapporte.
Objet de tous vos vœux, si quelque femme un jour,
Je suppose Emilie, offroit à votre amour
Un bonheur aussi doux, sous la loi du mystère ;
Le refuseriez-vous ? Parlez, soyez sincère.

PERMAVILLE.

Oh ! Bessoncour bientôt couronneroit nos vœux.

Madame DE VOLMARE.

A quel titre ? Par lui ; si l'un de ses neveux,
Est ainsi maltraité, que peut espérer l'autre ?

PERMAVILLE.

Tout ; car j'ai son secret sur mon sort et le vôtre.
Tout ce bruit n'est au fait que pour vous faire peur.

Madame DE VOLMARE.

Comment donc !

PERMAVILLE.

L'indulgence est au fond de son cœur.

Madame DE VOLMARE.

Ah ! que me dites-vous ?

PERMAVILLE.

Ce qu'il m'a dit lui-même.

Madame DE VOLMARE, *à part.*

Ils seront donc heureux!

PERMAVILLE.

Quoiqu'au fond il vous aime,
Son cœur, plein du passé, redoute votre choix;
Il craint qu'un neveu jeune, abusant de ses droits,
Et voulant tout régler sur les goûts de son âge,
N'apporte un jour chez lui le trouble et l'esclavage.

Madame DE VOLMARE.

Ah! s'il étoit connu de vous comme de moi,
Qu'aisément vous pourriez dissiper cet effroi.

PERMAVILLE.

Mais, oui: son air engage et son maintien rassure.

Madame DE VOLMARE.

N'est-ce pas?

PERMAVILLE.

Si son ame est comme sa figure
Il doit mettre par-tout le bonheur et la paix.

Madame DE VOLMARE.

Ce qu'ont vos jugemens, c'est qu'ils sont toujours vrais.

PERMAVILLE.

Son âge, quel est-il?

Madame DE VOLMARE.

Mais à-peu-près le nôtre.

PERMAVILLE.

Cela seroit fort bien.

Madame DE VOLMARE.

Un goût comme le vôtre,
Détestant le grand monde, et vivant pour son cœur.

PERMAVILLE.

Mais vous m'intéressez: même goût, même humeur;
Rien de notre union n'altéreroit les charmes.

Madame DE VOLMARE.

Oui, mon oncle, en plaisirs, d'un mot change nos larmes.

PERMAVILLE.

Eh! bien, il faut l'avoir: réunissons nos droits;
Par les pleurs, la raison, attaquons-le à la fois;
Tout seul contre son cœur, ses amis et sa nièce,

Combattra-t-il long-temps, comptez sur sa foiblesse.

Madame DE VOLMARE.

Ah! que vous m'enchantez!

PERMAVILLE.

Mais plaisir pour plaisir.
Vous heureux, aidez-moi tous à le devenir.

Madame DE VOLMARE.

Eh! comment, s'il vous plaît?

PERMAVILLE.

Par l'hymen d'Emilie.

Madame DE VOLMARE.

Vous en demandez plus que ne peut une amie.

PERMAVILLE.

Du moins parlez pour moi.

Madame DE VOLMARE.

Je m'y peux engager.

PERMAVILLE.

Pour exclure Merval daignez me protéger.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle, dans son cœur tantôt vous a fait lire;
Moi, j'ai lu dans celui d'Emilie; et puis dire,
Que sûrement Merval ne l'épousera pas.

PERMAVILLE.

Vous me rendez l'espoir, et je vais de ce pas,
Pour vous rendre la paix, mettre tout en usage.

Madame DE VOLMARE.

J'entends mon oncle.

PERMAVILLE.

Allons, Madame, du courage.
Et nous l'emporterons.

SCÈNE V.

MERVALE. Madame DE VOLMARE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR, *en entrant*, *à Merval.*

NON... Il est déjà loin.
Ils m'ont trompé tous deux, je ne veux plus les voir....
(A Madame de Volmare.)

Madame, c'est donc vous qui, bravant ma défense,
Voulez m'embarrasser d'un homme qui m'offense?
Suivez-le, puisque seul ce monsieur vous convient.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle!

M. DE BESSONCOUR, *lui remettant un porte-feuille.*

Allez: voilà ce qui vous appartient.

Madame DE VOLMARE.

A moi!

M. DE BESSONCOUR.

Prenez: je sais quelle est votre fortune;
Que le Chevalier sert, et n'en possède aucune.
A d'éternels besoins vous seriez condamnés,
Vous ne les craindrez plus avec cela: prenez;
Mais laissez-moi tranquille.

Madame DE VOLMARE.

Homme trop respectable.
Vous me comblez de bien en me croyant coupable.

M. DE BESSONCOUR.

Vous l'êtes, et beaucoup: je le sçais; mais mon coeur
Désire son repos et votre malheur.

Madame DE VOLMARE.

En est-il de plus grands que ceux de vous déplaire;
De vivre loin de vous, à votre ame étrangère?

M. DE BESSONCOUR.

Vous eussiez, le pensant, agi différemment.

MERVAL.

Le pouvoient-ils au fait? Parlons sincèrement.
On ne peut être franc avec ceux qu'on redoute.

M. DE BESSONCOUR.

J'ai tort.

MERVAL.

Mais écoutez...

M. DE BESSONCOUR.

Que faut-il que j'écoute!
Depuis une heure au moins que vous parlez pour eux,
Vous n'avez fait, Monsieur, que m'aigrir un peu mieux.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle, je conçois quel courroux vous anime.
Après tant de bontés une faute est un crime;
Mais d'un juge sévère écartez la rigueur,

N'écoutez que l'arrêt que dicte votre cœur :
Ce cœur si bon, pour qui voir des heureux, en faire ;
Est depuis qu'il respire, un plaisir nécessaire.
Importuné des pleurs que vous feriez couler...

M. DE BESSONCOUR.

Je n'ai qu'un mot : en vain vous voulez m'ébranler.

Madame DE VOLMARE.

Repoussant de vos bras votre triste famille.

M. DE BESSONCOUR.

Il me reste une nièce, elle sera ma fille...

Madame DE VOLMARE.

Vous perdez la plus tendre, et sur qui vos bienfaits
Vont rendre tous vos droits plus sacrés que jamais ;
Le regret, malgré vous, vous atteindra loin d'elle.
Un mot, et vous verrez votre nièce fidelle,
A vous complaire en tout instruisant son époux,
Vous rendre le bonheur qu'elle tiendra de vous ;
Un neveu doux, soumis, dont la reconnoissance
Va d'un père sur lui vous donner la puissance.
Vous rendez tout heureux, nos maux sont effacés ;
Et c'est un cœur de plus que vous asservissez.

M. DE BESSONCOUR.

Oh ! oui, sur l'avenir le passé rend tranquille ;
L'un et l'autre m'apprend comme il sera docile.

PERMAVILLE.

Allons, mon bon ami, c'est d'un trop long courroux
Fatiguer votre cœur contr'eux et contre vous,
Sans doute, ils ont des torts, mais l'amour le leur donne,
Il en a tous les jours de plus grands qu'on pardonne.

M. DE BESSONCOUR.

Vous me parlez pour eux, vous, qui dans ce moment
Accusiez la lenteur de mon ressentiment !

PERMAVILLE.

Oui, ne voyant que vous, exagérant l'offense,
J'ai du premier transport suivi la violence :
Mais un peu de justice et de réflexion,
Leur amour et l'excès de la punition,
Enfin ce que j'ai vu, ce que m'a dit Madame,
D'un sentiment plus juste a pénétré mon ame.
Imitez-moi.

M. DE BESSONCOUR.

Non, non.

Madame DE VOLMARE.

Mon oncle.

PERMAVILLE.

Mon ami.

MERVAL.

Monsieur.

M. DE BESSONCOUR, *à part.*

Que je m'en veux !

Madame DE VOLMARE.

Vous êtes attendri.

PERMAVILLE.

Je connois le motif qui vous rend si sévère;
D'une fausse terreur repoussez la chimère.
Maître de votre sort, vos goûts seront leurs loix ;
Votre repos, leur bien : et dociles par choix,
L'amour fera pour vous ce que faisoit la crainte.

Madame DE VOLMARE.

Jamais, je vous le jure, aucun sujet de plainte...

MERVAL.

Nous sommes leurs garans.

Madame DE VOLMARE.

Je tombe à vos genoux.

MERVAL.

Pardonnez.

PERMAVILLE.

Votre cœur vous le dit plus que nous,
Cédez.

M. DE BESSONCOUR.

Contr'eux toujours vous deviez me défendre,
Et vous me trahissez, ami fidèle et tendre !

PERMAVILLE.

Je vous sers, je vous force à faire des heureux.

M. DE BESSONCOUR.

Puisque contre moi seul tout le monde est pour eux,
Il faut sur la raison que l'amitié l'emporte.
Je m'en repentirai, c'est certain : mais n'importe.
Restez.

PERMAVILLE.

Bien, mon ami.

Madame DE VOLMARE.

Le Chevalier aussi?

M. DE BESSONCOUR.

Se peut-il autrement? puisqu'il est le mari,
Punir l'un maintenant, ce seroit punir l'autre.

MERVAL, *à part.*

Bon! Ce premier succès est le garant du nôtre.

M. DE BESSONCOUR.

Qu'on le fasse venir.

Madame DE VOLMARE.

Moi-même, dans son cœur
Je vole ramener le calme et le bonheur;
Le conduire à vos pieds, et mériter sa grace...

M. DE BESSONCOUR.

Non, plus de ce mot-là: qu'il vienne, qu'il m'embrasse:
En pardonnant les torts, j'en perds le souvenir:
Empêchez-le, du moins, de jamais revenir.

Madame DE VOLMARE.

Allons sécher les pleurs de la pauvre Emilie.

SCENE VI.

MERVAL, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

M. DE BESSONCOUR.

JE ne prononce plus de sermens de ma vie.
Dans le fond de mon cœur j'avois bien fait le vœu
Que jamais près de moi ne vivroit un neveu;
Le voilà bien rempli!

PERMAVILLE.

D'une façon plus sage:
En lui, tout vous convient, le nom, l'état et l'âge.

MERVAL.

Moi, depuis son berceau je l'ai toujours connu
Bon fils, meilleur ami, cité pour sa vertu.
Qui le combat l'estime, et qui le connoît l'aime:
Vous n'auriez pû jamais mieux choisir pour vous-même.

PERMAVILLE.

Pour des maux incertains perdrez-vous de vrais biens ?
Un cœur comme le vôtre a besoin de liens.

M. DE BESSONCOUR.

C'est par eux que de nous on abuse sans cesse.
Vous verrez quelle suite aura cette foiblesse ?

PERMAVILLE.

Quoi !

M. DE BESSONCOUR.

Celle-ci tranquille, Emilie à son tour
Viendra de voeux pareils me tourmenter un jour;
Qu'aurai-je à lui répondre?

PERMAVILLE.

Oui. Pourquoi vous débattre ?
Au lieu de deux heureux vous en aurez fait quatre.

M. DE BESSONCOUR.

Et je paierai pour eux.

MERVAL.

Non: tout dépend du choix.
Faites-en un pour elle, et croyez ...

M. DE BESSONCOUR.

Je la vois.

SCÈNE VII.

MERVAL, EMILIE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

EMILIE, *se précipitant aux pieds de son oncle.*

MON oncle, se peut-il ?... vos genoux que j'embrasse.

M. DE BESSONCOUR.

Avez-vous aussi, vous, à me demander grace ?

EMILIE.

Non ; non : puisqu'elle est faite, et qu'enfin un époux
Peut à jamais ....

PERMAVILLE.

Madame ; eh ! mais, ce n'est pas vous.

MERVAL.

C'est unique, à quel point l'amitié vous égare.

EMILIE.

Seroit-ce un vain espoir ? Madame de Volmare...

M. DE BESSONCOUR.

Vous avez fait comme elle!... Eh! bien l'avois-je dit ?
Il me pleut des neveux.

MERVAL.

Remettez votre esprit.

EMILIE.

N'avez-vous pas promis, qu'embellissant ma vie,
Vous adopteriez l'homme à qui l'hymen me lie ?

M. DE BESSONCOUR.

A vous! Qu'est-ce ceci ? de qui me parlez-vous ?

EMILIE.

Du Chevalier.

PERMAVILLE.

Comment!

MERVAL.

De lui ?

EMILIE.

De mon époux.

MERVAL.

Votre époux! c'est un jeu.
Parlez-vous vrai, Madame ?

M. DE BESSONCOUR.

Mais à chaque minute il change donc de femme ?
C'étoit votre cousine, et c'est vous maintenant ?

PERMAVILLE.

Vous verrez qu'on m'aura joué comme un enfant.

MERVAL.

A quoi bon cette feinte ? allons, c'est assez rire.

EMILIE.

Mais non; je ne ris point.

MERVAL.

Je ne sais plus qu'en dire.

M. DE BESSONCOUR.

Qui de vous est sa femme, à la fin.

SCÈNE VIII et dernière.

MERVAL, ÉMILIE, LE CHEVALIER, Madame DE VOLMARE, M. DE BESSONCOUR, PERMAVILLE.

LE CHEVALIER.

LA voilà.

MERVAL.

Emilie!

PERMAVILLE.

Emilie!

Madame DE VOLMARE.

Oui : c'est bien celle-là.

LE CHEVALIER.

L'amour depuis un an a formé notre chaîne;
Condamnés au secret, à l'absence, à la peine,
Nous n'avions du destin connu que le courroux :
Mais, vous nous pardonnez, tout est bonheur pour nous.

M. DE BESSONCOUR.

En arrivant ici, vous étiez mariée ?

Madame DE VOLMARE.

Quand vous la pardonnez la faute est oubliée;
Vous l'avez dit.

M. DE BESSONCOUR.

Mais, vous, dites moi-donc aussi,
Ce que décidément vous êtes dans ceci.

LE CHEVALIER.

Oh! la plus noble amie.

EMILIE.

Et la sœur la plus chère.

Madame DE VOLMARE.

Qui vous connoissant bien, ai de votre colère
Reçu les premiers traits, épuisé tous les feux
Pour ne plus leur laisser que vos bontés pour eux.
C'est toujours votre nièce à qui vous faites grace :
Vos amis permettront qu'elle prenne ma place.

EMILIE.

Croyez qu'à vous aimer, vous obéir toujours,

Et mon époux et moi consacrerons nos jours.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon cœur...

M. DE BESSONCOUR.

C'est fort bien; si l'on change la femme
Le mari ne l'est pas; et toujours dans son ame
Sont les mêmes vertus que vous me vantiez tous.

LE CHEVALIER.

Ces Messieurs.

M. DE BESSONCOUR.

Tous les deux m'ont répondu de vous.

PERMAVILLE.

C'est ce monsieur Merval...

MERVAL, *à part.*

Ah! la double friponne!

M. DE BESSONCOUR.

Près-d'elle aimez un peu l'oncle qui vous la donne.

LE CHEVALIER.

Mes jours seront à vous.

Madame DE VOLMARE.

Tout vous le garantit;
Ces Messieurs vous diront...

MERVAL.

Oh ! rien : nous avons dit
Tout ce qu'il en falloit.

PERMAVILLE, *à part.*

Oui, pour être bien dupe.

M. DE BESSONCOUR.

Allons changer les soins dont pour vous on s'occupe.
Vos voyages, je crois sont finis.

LE CHEVALIER.

A jamais,
Puisque près d'elle et vous m'ont fixé vos bienfaits.

M. DE BESSONCOUR.

Venez : dans ce moment c'est jouer de fortune
D'en être, sur les deux, au moins quitte pour une.

Fin du troisième et dernier Acte.